

## La Petite Bretonne

Son attirail de peintre au flanc, le paysagiste Julien Marlotte sortit de l'hôtel de la Plage. Il traversa la grande route bête, empannant par les automobiles, et remonta la colline, il s'engagée entre une double haie de genêts, d'ajapes et de myrtilles, dans un des chemins creux particuliers à la Bretagne. Puis mis dans des espadrilles, il suivait le sentier frêle par les pas séculaires des bestiaux ou les cornières creusées patiemment dans le granite par les roues d'immenses charrettes parcourant le même itinéraire. Ca et là il enjambait une source filtrant à travers la pierre, s'arrêtait pour cueillir une ou pour contempler du haut d'un talus la Manche qui scintillait à l'horizon pareille à un monstrueux saphir.

Habitué à vivre surtout par les yeux, le peintre marchait, ivre de bonheur, au milieu de cette trichromie majeure que formaient les chaumes verdoyants, les landes roses, la mer bleue.

Il en arrivait à ne plus penser, pour ainsi dire, et les souvenirs amers qu'il avait emportés de Paris devenaient tous, s'estompant dans le brouillard, telles les maisons de Loquerec qu'il devinait blotties sur un promontoire de l'autre côté de la baie.

Viedie, et banale histoire que la sieste, tous les jours, n'est-ce pas ? il arrive qu'un brisé homme aux approches de la quarantaine s'amourache d'une gueuse qui se moque de lui; qui le rend ridicule et qui l'abandonne ensuite, cogne un pantin qu'une fillette a délogé en s'amusant. Tout cela parce que cette Germaine Faradie avait des yeux de perçante, des cheveux courts et frisés qui ressemblaient à des copeaux d'or et des pieds si menus qu'on éprouvait le désir de la porter sans ses bras pour qu'elle ne les posât pas dans la poussière.

Une vraie maladie que cet amour, une maladie dont il avait failli mourir. Mais, il était guéri maintenant et même vacciné contre une nouvelle aventure. Le grand air de la Bretagne achetait d'aérer son cœur convalescent, et, toute en chémoin, l'artiste se surprit à fredonner la romane du Péché que tapaient des doux acharnés dans les villes aux volets vert-billard ou bleu de roi.

Il installa son chevalet devant la quelle tour d'un moulin en ruines, près de jaquette des vaches étendues ruminant avec une lenteur placide et brûlante.

Il préparait la palette quand des sanglots issus de l'intérieur de la tête surprirent son occelle. Des qu'il fut pénétré dans les ruines, et que ses yeux se furent familiarisés avec la plénitude violente qui y régnait, il aperçut, étendue sur un éboulis de pierre, une jeune Bretonne coiffée du bonnet lannionais aux ailes pointues. Elle meurtrissait aux ailes du grand sa poitrine et son visage, et le dos se

soulevait comme une mer houleuse sous les spasmes de la douleur.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? interrogea Julien.

Rien, fit-elle d'un ton fatigué, laissez-moi.

Elle est sans doute blessée, pensa l'artiste, et sans se faire rebouter par l'hostilité de cet accueil il la prit résolument dans ses bras et l'importa vers la lande.

Elle avait un peu résisté d'abord,

puis sa figure rassurante de larmes

était appuyée d'elle-même sur l'épaule du Parisien, et elle avait murmuré doucement :

— Au moins, vous êtes bon, vous !

Julien songeait qu'il était peut-être un peu ridicule, et qu'un touriste le rencontrerait avec cette petite vicrière serrée contre son cœur pourrait aisément suspecter ses intentions. Mais d'un regard il put s'assurer que la lande était

monstreux saphir.

La Bretonne se calma. De ses

yeux fermés elle esseyait ses yeux gonflés et sa silhouette sombre se découpait gracieusement sur l'horizon clair. Elle conta son histoire. Elle se nommait Lydia.

Elle était orpheline, la dernière née

de dix enfants et elle ne sym-

pathisait guère avec ses frères et soeurs.

Tout cela lui appartenait.

Faïnée, Catherine, qui était mariée et qui avait du bon. La lande où

se dressait la tour, le champ qu'on

apercevait là-bas, les vaches

gondoles, tout cela lui appartenait.

Mais croise, après au gain, elle

travaillait durcement sa cadette, la

nourrisson malade, l'habitant des

défroques lui refusant tout salaire.

— Elle m'a battue tout à l'heure

parce que je lui demandais de

macheter une paire de soutiens.

Elle m'a battue, fut Lydia tremblante de colère.

Ses narines gonflées patitaient,

ses yeux bleus lançaient des éclairs.

C'est à cet instant que Julien, qui

avait considéré distraitemen-

tiquement qu'elle était jolie et qu'elle

ressemblait à Germaine.

— Mon Dieu, comment alors après un

silence, je suis mandaté. Personne

me n'aime.

Le lendemain, comme la

concierge l'appelait par son prénom :

— Vous êtes bien familière, madame ! Bouju, riposta-t-elle,

bourravant, je vous jure de me

renumer madame Marlotte.

Elle passa avec hâteur devant

la loge.

Le pauvre cher homme

murmura la concierge, qui avait un

faible pour l'artiste, il va encore en

voir de toutes les couleurs !

Jacques INSTANT.

— Lydia era l'artiste affublé.

— Entint ! Soupira-t-elle.

Et sourit même le lit-cage fut relégué dans un débarras.

Le lendemain, comme la

concierge l'appelait par son prénom :

— Vous êtes bien familière, madame ! Bouju, riposta-t-elle,

bourravant, je vous jure de me

renumer madame Marlotte.

Elle passa avec hâteur devant

la loge.

Le pauvre cher homme

murmura la concierge, qui avait un

faible pour l'artiste, il va encore en

voir de toutes les couleurs !

Mais, hélas ! le sujet de l'artiste

touettait à ses termes.

La veille du départ, Lydia se

fit savant dont le nom fait au-

PEUT-ON BOMBARDER LA LUNE ?

L'exploit des Allemands bombar-

dant Paris à cent vingt kilomètres

de distance, a rappelé les anticipa-

tions de Jules Verne, qui ont été

presque toutes réalisées par la

science.

Une de ses plus impressionnantes

visions d'avenir serait-elle devenue

possible un obus lancé de la terre

et tombant dans la lune ?

S. A. TRIFANT,

Secrétaire et Trésorier

Marmaduke, Ark.—Mme Mary E.

Hill, près de cette place, écrit : "J'étais dans un horrible état de santé.

Je restais au lit pendant deux ou

trois semaines... J'avais des faiblesse.

J'étais si faible que, Oh !

comme je souffrais du dos. J'étais

si nerveux et inquiète, je ne pou-

vais pas dormir — Je n'avais pas

d'appétit et devenait pâle. Tout le

monde était inquiet à mon sujet.

Je ne puis décrire deux affreuses

attaques que j'ai eues. J'étais cour-

teau et la nuit étouffais, je ne pou-

vais pas rentrer ou appeler. Je ne

sentais mourir. Mes membres

étaient engourdis. Je me sentais

peu confortable. J'ai pris beaucoup

de médicaments et je n'étais pas

meilleur.

J'avais lu au sujet de Cardui dans

le "Birthday Almanac" et avais ent-

endu dire que c'était une bonne

médecine. J'ai commencé à en prendre

suivant les directions et j'ai

commencé à me sentir mieux. Bien-

plus forte et capable de faire

mon ouvrage. Je ne puis pas faire

assez d'éloges de Cardui. J'ai toutes

les raisons de croire qu'il me sauva

la vie.

Essayé et prouvé par beaucoup

de femmes depuis plus de quarante

ans, Cardui a atteint sa popularité

parce qu'une grande satisfaction est

le résultat de son usage.

Si vous êtes faible et si vous avez

besoin d'un tonique, essayez

Cardui. Chez tous les dragueurs,

comme

le Dr. C. C. Hill.

Il est recommandé de prendre

un ou deux cuillerées à soupe de

Cardui par jour.

Il est recommandé de prendre

un ou deux cuillerées à soupe de

Cardui par jour.

Il est recommandé de prendre

un ou deux cuillerées à soupe de

Cardui par jour.

Il est recommandé de prendre

un ou deux cuillerées à soupe de

Cardui par jour.

Il est recommandé de prendre

un ou deux cuillerées à soupe de

Cardui par jour.

Il est recommandé de prendre

un ou deux cuillerées à soupe de

Cardui par jour.

Il est recommandé de prendre

un ou deux cuillerées à soupe de

Cardui par jour.

Il est recommandé de prendre

un ou deux cuillerées à soupe de

Cardui par jour.

Il est recommandé de prendre

un ou deux cuillerées à soupe de

Cardui par jour.

Il est recommandé de prendre

un ou deux cuillerées à soupe de